

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 81 . 1986 . Fasc. 2

SOMMAIRE

- Le Journal inédit de Tony Zacharie, présenté par Jean-Yves ESTRE.
- Les terrasses fluvio-glaciaires de la région de Vienne, par Florence CHEVALLIER.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1986

Le numéro	30,00 F
Abonnement annuel normal	85,00 F
Abonnement de soutien	120,00 F
Retraités et étudiants	60,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

En couverture : Sceau de Vienne.

ATTENTION !
tous les abonnements commencent
au 1^{er} janvier

Certains de nos adhérents-abonnés n'ont pas encore payé leur cotisation à ce jour. L'équilibre de notre Association est précaire : ne pas payer sa cotisation lors du premier trimestre, c'est mettre en péril notre action, c'est remettre en question l'existence du bulletin.

Aussi il est nécessaire que les retardataires paient leur cotisation le plus vite possible.

MERCI.

FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1986

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....

.....

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	120 F
Abonnement normal	85 F
Etudiants - Retraités	60 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 81 . 1986 . Fasc. 2

NOS ACTIVITÉS

DIMANCHE 8 JUIN :

Sortie en Bourgogne : le Château de Cormatin, l'Hôtel-Dieu de Beaune, l'Hôtel des Ducs de Bourgogne, le Château du Clos-Vougeot.

FIN SEPTEMBRE (la date sera précisée par voie de presse) :

Visite guidée de l'exposition de *Vienne médiévale* organisée à l'occasion du XI^e Congrès international d'Archéologie chrétienne.

OCTOBRE :

Visite de la Cathédrale Saint-Maurice : tour, triforium, salle de gardes, combles, etc.

N.B. — Vienne s'est bien appelée *Vienna* dans l'Antiquité et la note de R. LAUXEROIS dans « Cartographie historique au Musée » n'était qu'un canular inspiré à l'auteur par une erreur effectivement constatée sur une carte du Musée du Louvre.

Journal inédit de Tony ZACHARIE

LE JEUNE RAPIN ET LE VIEUX PROFESSEUR

par Jean-Yves ESTRE

Pourquoi le cacherais-je ? Je ne suis pas un « spécialiste » de Tony Zacharie (1). A vrai dire, jusqu'à une date récente, le nom de ce peintre (savais-je bien que c'était un peintre ?) n'évoquait pour moi qu'une rue de Vienne — oh ! une toute petite rue, quelques dizaines de mètres, à peine, entre la place Saint-Paul et la rue de Bourgogne.

Il a fallu que, d'une manière fortuite (2), j'aie en main son Journal pour découvrir sa personnalité. J'ai lu et relu le petit

(1) Né le 14 mai 1819, Antoine-Christian Zacharie fut poussé par son père « homme de goût et d'esprit » à s'intéresser aux arts. Il suivit les cours de dessin de Lefèvre, de Camille Sain et de Pirouelle, puis, en 1835, de J.-L. Jay (ancien professeur, à Grenoble, de Stendhal qui a laissé de lui un portrait peu flatteur).

Zacharie peignit de grands tableaux religieux et poursuivit ses études artistiques à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (cours de Vibert et de Bonnefond), où il obtint à l'unanimité le 1^{er} Prix de dessin et le 1^{er} Prix de peinture.

« Monté » à Paris, il refusa d'entrer dans l'atelier de Fesch et, pour subsister, devint illustrateur dans une librairie, la Maison Bouasse-Lebel, faisant « de ravissantes compositions religieuses » et « une innombrable quantité de petits chefs-d'œuvre qui furent gravés sur acier »...

Vers 1862, il revint à Vienne et obtint un poste à l'Ecole de Dessin, qu'il avait fréquentée dans sa jeunesse, et il vécut « paisiblement » dans son « charmant cottage de Coupe-Jarret » jusqu'à sa mort, le 14 mars 1899.

Une exposition fut consacrée à ses œuvres quelques mois plus tard, du 10 au 17 décembre 1899.

(Pages Viennoises, revue trimestrielle, a publié en avril 1937 des extraits de la préface au catalogue de l'exposition. C'est de ce texte, dû à Edouard Faure, peintre et graveur, que sont extraites les expressions citées entre guillemets dans cette note.)

(2) A la mort de Zacharie, son journal passa aux mains de son ami Edouard Faure. A la disparition de ce dernier, sa veuve — qui avait longtemps été sa gouvernante — confia le carnet à un jeune ami du peintre, Louis Boissonnet. C'est grâce à son fils, M. Georges Boissonnet, directeur honoraire de l'Externat Saint-Louis, que j'ai pu prendre connaissance du journal.

carnet noir (3) ou, de 1847 à 1858, avec de nombreuses lacunes dues à sa « paresse » ou à « l'avachissement de (son) esprit », le jeune peintre raconte sa vie à Paris, ses conquêtes — qui ne sont pas toutes du domaine artistique — et décrit quelques-uns des événements auxquels il a assisté ou participé : la Campagne des Banquets, la Révolution de 1848, la II^e République et l'avènement du Second Empire.

J'ai eu aussi connaissance de son éloge funèbre (4), prononcé par M. Bizot, et ces phrases pompeuses débitées par le brave conservateur des musées de Vienne (5), ces platitudes rhétoriques qui aujourd'hui font sourire, le dépeignent comme une glorieuse figure locale, un homme affable et cultivé, puis un vieillard malade, impotent et presque aveugle.

Entre les deux, rien, ou presque.

Comment le jeune rapin « de gauche » mais pas anarchiste, fréquentant les cafés, prompt à s'échauffer, criant son mépris pour les bourgeois, ironisant sur ces « couillons » de Viennois, a-t-il quitté la capitale — dont il ne pouvait se passer très longtemps — pour solliciter, à 43 ans, une place de professeur de dessin dans sa ville natale, condescendant même à subir les épreuves d'un concours, parmi d'autres candidats (et, note sans ironie apparente, Bizot : « il y en (avait) de sérieux parmi eux ») ?

On peut l'imaginer.

Voilà donc notre Antoine Zacharie, qui signait Tony, parfois même « Zac », métamorphosé en professeur bien dévoué, au talent consciencieux, peignant de petits chefs-d'œuvre, bien que ces petites compositions revêtues de formes si gracieuses fussent le plus souvent condamnées à l'oubli, dans l'ombre et la poussière. Il avait de plus une mémoire étonnante, un esprit cultivé et délié, une conversation des plus aimables, il disait des vers avec facilité, et en faisait même de charmants.

Arrêtons là l'énumération de ces qualificatifs ambigus que Bizot, « officier d'Académie », avec une certaine ingénuité — ou une bonne dose de roserie, comment le savoir ? — déversait sur la tombe du peintre : beaucoup de fleurs fanées et quelques petits cailloux sournois...

(3) Il s'agit d'un petit carnet cartonné et relié, de format 10 x 15 cm, dont 200 pages sont recouvertes d'une petite écriture. Certains passages sont codés, avec des symboles (étoiles, triangles, X, lunes, nez, yeux...) qui ont, pour l'instant, gardé leur secret. N'est-ce pas micux ainsi ?

(4) Communiqué par M. Roger Lauxerois, conservateur des musées de Vienne.

(5) L'architecte Bizot (1826-1918) fut conservateur des musées. Il contribua à la fondation des *Amis de Vienne*, reconnut le plan du cirque, découvrit la statue de Pacatianus et prépara les dossiers qui allaient amener le dégagement du théâtre antique. Les mauvaises langues (il y en a toujours...) prétendent toutefois que sa gestion n'aurait pas été très rigoureuse.



Tony ZACHARIE

On l'aura compris : Tony Zacharie n'avait peut-être pas de génie.

Lui qui avait fait « des rêves de gloire et d'amour », qui avait dû se dire, lui aussi : « A nous deux Paris ! », le voilà à Vienne, avec une renommée médiocre, qui ne dépasse sans doute pas l'octroi, entouré de disciples qui le respectent et l'appellent « Maître », et de notables viennois qui, gageons-le, lui font des compliments qui ne tombent pas toujours très juste et dont il n'est pas dupe.

A-t-il pour toujours renié les anciennes aspirations de son époque parisienne ? Non, son Journal nous le prouve. Il a cessé définitivement de l'écrire en février 1858 mais il le relit et l'annote, le vieux père Zacharie se moquant, en marge, du jeune Tony et faisant (d'une écriture plus fine, plus serrée, plus régulière, comme assagie) des remarques moqueuses et pleines de tendresse au jeune « niais » qu'il a été trente ans auparavant : « C'est bien fait ! », « Voyez-vous ça ! », « Pauvres niais », « A la bonne heure ! », « Très naïf », « On n'est pas plus imbécile »...

Il me plaît de l'imaginer comme Anatole France, au pessimisme sceptique tempéré par la bienveillance, revenant toujours aux mêmes pages qu'il aime, ou comme Voltaire vieillissant, qu'il a évoqué regrettant le jeune Arouet, et en s'identifiant aux deux (6).

Tel est mon Tony Zacharie.

Est-ce le vrai ? Je n'en sais rien. Peu importe : derrière le peintre au succès étriqué, j'ai découvert un homme passionné, toujours prêt à s'enflammer pour une idée, un regard ou un jupon, louant Dieu et lorgnant les filles...

Et si le jeune rapin parisien ressemble à tous ces héros romantiques et romanesques — Frédéric, Lucien, Julien et les autres... — que chacun de nous regrette peu ou prou de n'avoir pas été, le vieux Zacharie, bien calé dans son fauteuil, sur sa terrasse qui donne au midi et domine le Rhône, c'est un peu notre grand-père à tous.

Jean-Yves ESTRE

(6) Voir plus loin « Voltaire et la pomme verte » et la note 19.

Petit Livret ou Journal (7)

de mes faits et gestes, paroles, rêves et pensées, écrit jour pour jour par moi, Antoine Christian Zacharie, non pour aultres à cette fin qu'il serve à me les remémorer dans mes vieux ans (si toutefois le grand Dieu salvateur dont la sacrée volonté soit faite, me fait la grâce de me les octroyer) pour ce que alors il ne nous est pas loisible de festoyer comme voudraient l'être mignonnes dames et frisques (8) fillettes ; et aussi le bon vin et cuisine copieuse, et que, à souffreteuse et malplaisante vieillesse, ne convient plus se délecter autrement que par réembrance des beaux jours de jeunesse.

Dieu
soit éternellement
loué.

« A quoi bon ? »

C'est en effet hier samedi 27 mars 1847 que j'ai pris enfin la résolution d'écrire chaque jour mes impressions de la journée.

A quoi bon direz-vous ? (mais d'abord vous ne le direz pas car il n'est pas probable que vous le sachiez, et je n'écris pas pour vous). Mais il m'est bien permis de répondre à une objection de mon esprit *A quoi bon ?* Le voilà. Que la vie soit bonne ou mauvaise chose, puisque nous vivons et que nous n'en sommes pas encore à nous suicider n'est-il pas vrai que la chose vraiment importante pour nous c'est notre vie ? Hé bien la plupart des hommes vit sans s'en douter ou du moins l'oublie pendant des jours, des mois, des années. Ils se lavent, travaillent, mangent, ils comptent, ils plaident, ils font des livres ou des souliers sans se douter peut-être qu'ils existent : comme le ver à soie ils filent leur cocon sans en avoir conscience et sans jamais se demander le *pourquoi* ?

(...) Je n'ai que ma vie en ce monde et j'espère en en pressant chaque écaille retenir plus longtemps ce poisson mystérieux qui a hâte de replonger dans l'éternité, cet océan sans rivages.

Voilà pourquoi j'écris ce journal. Ouf !!!

(7) Tout choix d'extraits est forcément subjectif, plus ou moins arbitraire et, à coup sûr, critiquable. Celui que j'ai fait veut respecter la diversité du journal de Tony Zacharie. Certains événements auraient naturellement mérité des citations beaucoup plus longues, notamment la Révolution de Février.

D'autre part, je me suis autorisé à corriger la plupart des fautes d'orthographe — elles sont relativement nombreuses — qu'a laissées le vieux Zacharie relisant et corrigeant le texte du jeune Tony.

(8) Fraîches.

Petit Livre

Journal

De mes faits et gestes, paroles, rêves et pensées,
écrit, jour pour jour, par moi, Antoine,
Christian Zacharie, non pour d'autres
à cette fin d'qu'il serve à me les remémorer
dans mes vieux ans (Si tantôt le grand Dieu, qui
tient la destinée de tout, ne fait la grâce
de me les octroyer) pour ce que alors il ne
nous est plus loisible de festoyer comme
voudraient l'être mignones dames et fraîches
fillettes; et aussi le bon vin et cuisine copieuse
et que, à souffreteux et malplaisants
vieillesse ne convient plus se débiter
autrement que par
rémémorance des beaux
jours de jeunesse.

Dieu
soit éternellement
loué.

Première page du Journal de Tony Zacharie

Le convoi de Mademoiselle Mars

28 mars 1847

J'ai suivi hier le convoi de Mademoiselle Mars (9). Le temps était superbe. M. Alexandre Dumas qui faisait partie du cortège excitait l'attention générale : grandes dames et grisettes, dandys et voyous se le montraient du doigt.

« La popularité c'est la grande impudique ».

J'ai contemplé aujourd'hui pendant cinq minutes (sur le quai Voltaire) un jeune nègre, sa vue a fait descendre chez moi le désir de coucher avec une négresse...

Résolution de gagner de l'argent pour satisfaire cette *envie*.

J'ai bien mal aux yeux.

Les cygnes

29.

J'ai vu aujourd'hui des dames et des enfants émietter du pain aux cygnes du bassin des Tuileries, c'était un groupe très gracieux et je me rappelai en le contemplant que le vénérable M. Jay (non l'académicien) (10) me disait autrefois qu'il avait été sur le point de voir se renouveler l'histoire de Lédä (11) : c'était dans le parc d'un château, un cygne était sorti d'un bassin et courait en battant des ailes après une jeune et fraîche demoiselle qui fuyait éperdue.

Les gibets de Montfaucon

30, mardi.

Excursion à Montfaucon (12).

Je dirai tout d'abord quelle singulière impression j'ai ressentie à l'aspect sauvage et désolé de ce paysage à la

(9) Mademoiselle Mars, de son vrai nom Anne Boutet (1779-1847), était sociétaire de la Comédie Française, où elle tenait les rôles de coquettes. Elle fut, en 1830, doña Sol dans *Hernani*.

(10) Zacharie ajoute en marge, en 1875 : « Vicux professeur de peinture, homme aimable et érudit » (voir note 1).

(11) On sait que Zeus se métamorphosa en cygne pour séduire Lédä, princesse d'Étolie, épouse de Tyndare. Après cette brève rencontre, la princesse pondit deux œufs, d'où sortirent deux couples de jumaux : Castor et Clytemnestre, Pollux et Hélène.

(12) Près du quartier du Temple actuel (sur une éminence située alors hors des murs de Paris, le gibet de Montfaucon fut utilisé jusqu'au XVII^e siècle, avant d'être transféré à la Villette et de disparaître en 1790).

Salvator (13), comme ce sol crayeux est tourmenté, déchiré en tout sens ! Quelle puanteur perpétuelle sur ce domaine de la poudrette et de la charogne — à la porte de ce tumultueux Paris règne le silence et la solitude, c'est à peine si l'on y rencontre quelque gardeuse de vieilles vaches ou de maigres moutons. On n'y entend en plein jour que la sourde et vague rumeur de minuit.

J'ai parcouru dans tous les sens ce sol tourné, foulé, excorié, et recouvert par place d'un gazon noir et sordide.

J'avais sans y songer choisi merveilleusement mon jour pour visiter ce cercle de l'enfer. Le ciel bouleversé de nuages noirs s'harmonisait très bien avec ce lugubre charnier ; de noires carcasses de moulins disloqués dressés çà et là sur les collines me rappelaient vaguement les vieux gibets d'autrefois.

Couchant

Aujourd'hui Vendredi Saint le couchant se montrait du Pont-Neuf sous les apparences d'une large bande écarlate, entre deux masses uniformément gris sombre, au-dessus le ciel, au-dessous l'horizon, l'effet était singulier et fait pour frapper un croyant superstitieux. Du reste, grand nombre de personnes le contemplaient.

(...) En revenant de Notre-Dame de Lorette, où j'avais entendu un très insipide sermon sur la Passion, j'ai rencontré un grand nombre d'hommes ivres. Il paraît que depuis Piron (14) on choisit le Vendredi Saint pour « chanceler ».

Rêves de gloire et d'amour

Samedi.

En passant dans les prés d'Alford je me revois aux jours de mon enfance où je parcourais les campagnes avec mon père aspirant l'air et le vent. J'ai rajeuni de 16 à 18 ans pour me rappeler les mille sensations de ce temps si éloigné hélas ! J'étais bien riche alors de mes rêves de gloire et d'amour. Aujourd'hui je ne puis me dire malheureux et cependant... quel désenchan-

(13) Zacharie doit faire allusion à Salvator Rosa, peintre napolitain du XVIII^e siècle. Ses paysages de nuit et d'orage, ses scènes fantastiques plaisaient aux Romantiques.

(14) Plutôt que d'Alexis Piron (1689-1773), auteur de pièces, célèbre grâce à son ennemi Voltaire, il s'agit sans doute de son neveu Bernard Piron (1718-1812), auteur de poésies érotiques qu'il brûla après son mariage, lors de sa conversion, afin de se consacrer à la poésie religieuse...

tement !... Et quand bien même tous mes vœux d'alors se seraient réalisés, quelle distance de la réalité au rêve ! Combien la jouissance est au-dessous de l'espérance !

L'Etourdi de Molière, représenté à Lyon en 1653, bientôt 200 ans : Tudieu, comme le temps passe !

Les colimaçons

3 août.

Je suis décidément pulmonaire et c'est je crois en vain que depuis huit jours je surmonte ma répugnance pour les colimaçons, que l'on m'a conseillé de m'ingurgiter, tout vivants, soir et matin.

Coupe-Jarret

Vienne (mi-décembre).

J'ai fait ce matin une promenade chère à mon cœur : trouvant l'air doux et le soleil souriant, j'ai gravi le chemin de Coupe-Jarret et suis allé à travers champs, collines et ravins, faire une petite récolte de souvenirs, souvenirs bien intimes en vérité, et qui consistent à remâcher dans les mêmes lieux, auprès de tel tronc d'arbre, par exemple, au tournant de tel sentier, mes impressions, mes rêves et mes longs monologues d'autrefois ; j'ai reconnu avec une joie triste que rien n'avait changé que moi-même. Je me suis senti l'âme pleine de mélancolie à la pensée de la marche sûre, infaillible du temps, qui vous ramène vieilli, et sans illusions, dans les mêmes lieux d'où jeune, plein de rêve, courant au-devant de l'avenir, on s'éloignait par bonds dans la vie.

Crépuscule viennois

2^e journée.

J'ai fait comme hier une longue promenade ; parti de Beau-Regard, je suis allé, de coteaux en coteaux, jusqu'à l'Ille. Il faisait encore un temps magnifique. Du sommet de Coupe-Jarret j'ai aperçu la longue chaîne des Alpes dont les sommets neigeux brillaient des feux du soleil couchant. Plus loin, j'aimais à me sentir seul par les sentiers étroits et les chemins creux, à l'heure du crépuscule, la lune en *cul*, et berçant de molles rêveries. Je n'ai rencontré que deux ou trois vieux, à de grandes distances les uns des autres, qui me semblaient surgir tout à

coup du milieu du chemin portant un énorme fagot de bois mort et me saluant d'une voix rauque selon le patriarchal usage de nos campagnes.

La grand-ville

17 janvier - Saint Antoine (mon patron).

Vienne. Je retourne demain à Paris. J'ai déjà éprouvé et subi les premières émotions du départ, j'en attends d'autres demain matin ; j'ai pourtant besoin de revoir la Grand-Ville, et je ne puis cacher un secret sentiment de joie en pensant que je serai bientôt dans ses murs. Je suis en ce moment placé entre le regret et l'espérance. N'est-ce pas l'éternelle situation de l'homme sur cette Terre ?

Mariette

(...) Et cette chère Mariette dont je caressais tous les jours le dos, et à qui j'ai fait pousser des cris si perçants au *lavoir*. Et en dernier lieu hier (voulant enfin en finir). Et je n'en ai pas fini ! La bougresse a-t-elle voulu se moquer de moi ? Elle m'a promis de venir à Paris et d'*être à moi !...* Je n'y crois guère. Elle avait pourtant l'air sensible et touchée, se laissant embrasser et mettre sur les genoux mais voulais-je porter la main... Nix ! Et avec cela quelque chose de naïf et de candide. La rusée bougresse !

Suicide

(...) On peut se suicider aussi sûrement avec le corps blanc et parfumé d'une femme qu'avec un pistolet ou une lame acérée.

Les banquets de l'opposition

16 février.

Il y aura bientôt un mois que je suis revenu de Vienne, ma paresse chronique m'a empêché jusqu'à présent de toucher à ce journal, il est vrai qu'il n'y avait pas urgence.

(...) Paris est en émoi depuis quelques jours à propos du banquet (15) de l'opposition. Après des tergiversations déplo-

(15) Organisés vers la fin de la Monarchie de Juillet, en 1847 et 1848, par Odilon Barrot et Prosper Duvergier de Hauranne, les « banquets réformistes » (pour une réforme électorale et parlementaire) furent interdits par Guizot en février 1848. Cette interdiction et le mouvement d'opinion qu'elle provoqua sont l'une des origines de la Révolution de 48. La démission de Guizot ne parvint pas à enrayer ce mouvement révolutionnaire.

rables on est pourtant parvenu à s'entendre, il est définitivement fixé à mardi ; encore trois jours de curiosité, d'espérance, de crainte... tout dépend du point de vue.

Dîncra-t-on ? Ne dînera-t-on pas ? Voilà la question, comme dirait Shakespcare. Moi, je l'avoue, j'ai peur que l'opposition ne poltronne et se retire après une première sommation et une vaine protestation ; en sera-t-il de même du peuple ?... Hélas ! j'ai bien peur encore que quelques escouades de municipaux et de gens de police ne suffisent à le disperser.

Quoi qu'il en soit, j'irai voir la chose en véritable badaud et vous verrez que s'il y a un coup de plat de sabre à recevoir il sera pour moi.

« Si le tonnerre tombe entre mille il le frappe. »

Telle est ma chance, au jeu de domino, j'attrape toujours le double-six.

(...) Reprenons le récit des événements de février, mais tâchons d'avoir bientôt fait car cette besogne m'embête b...

Aux Tuileries

(...) Nous débouchons par un guichet sur le Carrousel et nous voyons la foule se ruer dans les Tuileries. Un cheval mourant gisait près de l'Arc du Carrousel. Nous entrons. La foule encombrait toutes les salles, se vautrait dans les fauteuils et les bergères et les lits. Nous vîmes des gardes municipaux pâles et tremblants défilant au milieu des imprécations ; nous nous joignîmes aux honnêtes gens qui les protégeaient. Ils furent sauvés. Je voulus faire un carambolage sur le billard, je n'en pus venir à bout. Il me fallut céder la queue aux nombreux amateurs. Etant entré dans un cabinet de toilette, qui par hasard était désert, je vis sur une table de marbre une cuvette, un pot à eau ou plutôt une aiguière et deux serviettes ployées. J'en pris une, j'ôtai ma cravate, et me débarbouillai complètement (j'en avais besoin). Rey qui me suivait en fit autant, et deux ou trois personnes entrant en ce moment se mirent à rire, disant : « Ne vous gênez pas ! Faites comme chez vous !... ».

Ayant regardé par une porte entrouverte où regardaient deux personnes, je vis dans un vaste appartement une femme renversée dans un fauteuil, en proie à un violent désespoir. On disait : « C'est une dame d'honneur. » Imbécile que je suis, je n'eus pas la pensée d'aller lui offrir mon bras pour la tirer de là. J'ai su depuis que c'était la duchesse de Montpensier (16).

(16) Marie-Louise de Bourbon, sœur de la reine Isabelle d'Espagne. Elle avait épousé en 1846 le cinquième fils de Louis-Philippe, Antoine Marie Philippe Louis d'Orléans, duc de Montpensier.

Je m'assis un instant sur le trône disant : « Je veux ma part de royauté. »

On respectait encore un peu tout cela, à vrai dire on ne songeait pas encore à la République, tout cela avait été si rapide, si soudain. Le peuple n'osait presque pas croire à sa victoire, il en était encore tout étourdi, c'était la première heure ; moi, ignorant le combat sanglant du château d'eau, je ne m'imaginais pas que la famille royale était partie sans retour, je croyais presque que notre visite au château était le fait d'une gracieuseté de Louis-Philippe, aussi conseillais-je de tout ménager, de ne rien casser car, disais-je, « il faut qu'ils voient à leur retour que le peuple n'est pas aussi canaille qu'on le fait. »

(...) Nous avons vu en passant dans une petite chambre une grisette jouer sur le piano, dans une pièce de domestiques des hommes du peuple boustifaller. Rey a bu un coup, moi j'ai rompu un pain que l'on me présentait ; enfin nous sommes descendus par un petit escalier du pavillon au bord de l'eau et nous avons débouché sur la place pleine d'une foule ivre. Il faudrait le crayon de Goya pour peindre cette scène. C'étaient des hommes, des femmes, costumés comme pour la plus grotesque mascarade, buvant à même des brocs et des tonneaux, d'autres brandissaient des oies ou des dindons sur le bout des baïonnettes ou s'arrachaient des victuailles de toutes sortes. On riait, on jurait, on s'engueulait, c'était l'orgie populaire dans toute son ampleur et dans toute sa majesté.

Mouton

(Brouillon de la lettre d'adieu adressée à ce pauvre Mouton ; comme je n'ai pas aperçu ce pauvre ami (17) depuis plus de trois mois, que tout me porte à croire qu'il est mort ou en prison et que dans tous les cas notre séparation est complète et suprême. Je le transcris comme un souvenir triste et amer).

« Je vous accuse réception des 30 sous que vous m'avez envoyés ; vous prétendez me les devoir pour votre part de dépenses de café, soit. Cette extrême susceptibilité vous est bien permise. A présent, vous le dirai-je ? votre ridicule missive n'a pu m'offenser, j'en ai ri d'abord ; puis je me suis pris d'une profonde pitié pour votre pauvre cerveau malade. Vous me sevez de votre compagnie, hé bien je ne vous cacherais pas que je suis bien sensible à cette privation ; je vous trouvais drôle, amusant, mais que voulez-vous, il le faut !... Je tâcherai de me résigner et de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

(17) L'ami Mouton apparaît souvent dans ce journal. Il y aura d'autres brouilles, d'autres réconciliations.

Pourtant rassurez-vous, je vous prie, et ne craignez pas que j'aïlle jamais troubler votre solitude.

Si cependant, un jour ou l'autre... n'ayant plus le sou... vous pensez que je peux, comme par le passé, vous être utile en quelque chose, ne vous gênez pas : vous trouverez toujours en moi une compatissante indulgence. »

La Constitution

Samedi ... novembre.

La Constitution est faite. J'ai entendu ce soir les canons des Invalides l'annoncer à la France et au monde. Combien de mois ou de jours vivra-t-elle ?... (18).

Voltaire et la pomme verte

16 décembre, 10 h du soir.

Je viens de la bibliothèque Sainte-Geneviève où j'ai passé trois heures dans l'agréable compagnie de Voltaire. Je suis émerveillé, quel esprit ! Que de malice ! (quand il ne fait pas de tragédie). C'est sa correspondance que j'ai feuilletée, eh bien, je ne sais si je m'abuse, mais ce railleur impitoyable est aussi un ami chaud et dévoué. Il y a chez lui besoin d'aimer et d'être aimé. Oui, quoi qu'on en ait dit, derrière cet esprit si incisif, si impitoyable, sous ce masque de l'ironie, il y a un cœur, un faible cœur d'homme. Après avoir lu bon nombre de lettres de sa jeunesse, dont la verneur de style vous fait constamment sourire de ce sourire un peu aigre qui ressemble assez à la grimace que l'on fait en mangeant une pomme verte, j'ai sauté brusquement sur les lettres datées de Ferney. C'est toujours la plaisanterie incisive, le trait, mais en même temps c'est le sentiment pénible et profond du néant, c'est le regret des joies et des voluptés passées (19) ! C'est une secrète jalousie (qu'il n'avoue pas mais qu'on sent) des jeunes gens qui s'amuse et font l'amour autour de lui. Malgré cela

« Un pied dans le tombeau

Il gambade de l'autre. »

J'ai encore retenu cette réflexion amère ! « Hélas, toutes nos petites consolations ne sont que des emplâtres sur la plaie de la vie ».

(18) En fait, elle durera tout juste trois ans, jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre 1851.

(19) Rajout en marge, daté de 1875 (Zacharie a alors cinquante-six ans) : « L'auteur de ces notes en est là maintenant ».

« C'est infâme ! »

5 mai 1849.

Nous avons eu, pendant trois jours seulement, une très jolie bonne, j'ai compris tout de suite qu'elle ne nous resterait pas, en effet Henry, peu susceptible de séduction, n'a vu que sa coquetterie et de déduction en déduction ce jeune vieillard a fait cette découverte lumineuse à savoir qu'elle devait faire sauter l'anse du panier. Bref, il l'a renvoyée *subito* à mon grand regret car j'avais fondé sur elle quelques espérances, je n'eus que le temps de lui glisser ce tendre poulet :

« M. Zacharie rue du Vieux Colombier, 27. De deux heures à cinq - tous les jours le dimanche excepté. »

Elle vint mais fut parfaitement digne et solennelle, je fus *charmant* pendant une demi-heure pourtant la grâce n'opérait pas. Impatience (elle était assise sur mon lit) je la renverse vivement et j'ai dans les bras une femme furieuse ou qui feint de l'être, elle crie, frappe et me tire les cheveux. Je redeviens tendre, elle pleure, sanglote et dit : « Mon père ! O mon père ! » (Son père était à 160 lieues !). Je crois le moment bon pour une seconde attaque et je passe ma main... et je saisis... Nouvelle explosion : « Monsieur ! Monsieur !... » Ma foi j'entendais des pas dans le corridor, j'étais impatienté de la ridicule emphase de la particulière. Je fis rapidement la réflexion que c'était peut-être une rouée cherchant le scandale d'un viol pour l'exploiter ; tous ces motifs me firent la laisser net ; je m'abaissai encore à lui faire comprendre en termes froids que sa conduite était puérile et sotte, elle répondait à tout : « C'est infâme ! » Pourtant elle ne se pressait pas de sortir. Lui ayant demandé assez naïvement ce qu'elle me conseillait de faire pour réparer mon *crime*, elle me répondit plus solennellement que jamais : « Monsieur ! Je n'ai point de conseil à vous donner... *C'est à vous à voir ce que vous devez faire.* » Je me pris à sourire, elle se décida pourtant à faire quelques pas vers la porte. « Quand vous reverra-t-on ? — Monsieur ! Jamais ! » Je compris que décidément elle était bête à couper au couteau.

[Et, vingt-six ans plus tard, Tony Zacharie ajoute en marge : « Mais non, mais non, c'est toi qui ne voulais pas comprendre... »].

30 ans !

Jeudi 17 [mai 1849].

J'ai eu 30 ans accomplis il y a trois jours... hélas... Voilà pourtant la meilleure partie de ma vie écoulée (dans l'hypothèse

inadmissible que j'aillc à 60 ans) (20). Me voilà sur la pente descendante et j'assiste tous les jours à ma décomposition ; en ce moment même un violent mal de dents m'annonce... (plusieurs pages sont déchirées).

« Werther est ridicule »

(Septembre 1849).

J'ai eu des mouvements de rage à propos de ***. Vraiment elle me tenait rigueur avec un entêtement inouï et moi comme un sot j'en pleurais presque ; je comprenais alors le suicide, le crime, tout ! Mon Dieu, que Werther (21) est donc ridicule quand on le considère de sang froid ! Enfin, lasse à son tour, elle s'est rendue et maintenant nous sommes au mieux. Malheureusement toute mon ardeur est tombée et je me dis avec tristesse : « Il est trop tard, quand j'étais prêt tu ne l'étais pas, et quand tu l'es, je ne le suis plus. C'est presque toujours ainsi. »

Le prix

(Septembre 1849).

J'ai enfin été admis cette année à l'exposition, à mon grand étonnement il faut le dire ; à mon plus grand étonnement j'ai reçu à cette occasion une récompense nationale : une médaille de troisième ordre (22) de la valeur de 250 francs (bon à mettre au clou). Je m'étais acheminé l'autre jour vers l'exposition des objets d'art récompensés ou achetés par le gouvernement, je revoyais consciencieusement chaque tableau, c'était dans ma pensée ma dernière visite ; tout à coup un éblouissement me prend : je revois mon pauvre petit gringalet de Tantale, c'est-à-dire une *Cantate* car c'est ainsi que l'imprimeur du livret l'a baptisé, ce qui par parenthèse fait faire de singulières suppositions et interprétations à ceux qui veulent comprendre quand même. Je n'en croyais pas mes yeux ; enfin revenu au calme je me mis à récapituler tous les avantages que cela me faisait : entrée de droit à toutes les expositions futures, grand plaisir à mon pauvre vieux père, la considération de... de... de... ces cou... yons de Viennois, mille autres choses encore et enfin 250 francs ; cela me mit tellement en verve que moi qui suis silencieux

(20) En fait, il vécut jusqu'à l'âge de quatre vingts ans.

(21) Il s'agit naturellement du héros de Goethe.

(22) Dans son éloge funèbre, M. Bizot évoquera « (ses) tableaux qui lui valurent à la fois une médaille au Salon et les éloges des critiques les plus autorisés » (voir en annexe).

comme la tombe je me mêlai à la conversation de trois ou quatre artistes et blaguai art pendant trois heures.

Maria Roux

Comme contraste à ce qui précède j'ai à raconter une chose lamentable. Il y a trois semaines environ, lisant dans la gazette du soir une affaire criminelle instruite en Angleterre, un nom me frappa, Maria Roux. Je me dis serait-ce possible ? Bientôt de nouveaux détails m'apprirent à n'en pouvoir plus douter que c'était bien la même belle Genevoise dont j'avais joui l'espace de deux jours, dont j'avais commencé la conquête dans la rotonde des messageries « Laffite et Gaillard » et dont je raconterai plus tard l'histoire (23).

Eugénie Grandet dans le grenier

25 août 1850.

Voilà onze mois à peu près que je n'ai mis la main à ces mémoires ! C'est dire que me voilà fort empêché pour réparer le temps perdu et que ma paresse va subir un rude assaut (...).

Nous avons enterré mercredi passé le grand Honoré de Balzac ; cette forte intelligence s'en est allée à son tour ; accompagner sa dépouille était pour moi un devoir de reconnaissance. J'aimais cet écrivain depuis dix-huit ans, c'était mon romancier de prédilection et bien souvent je m'étais échauffé pour faire partager aux autres l'admiration qu'il m'inspirait ; j'ai lu son œuvre entière ; j'ai relu jusqu'à cinq ou six fois plusieurs de ses ouvrages, je me rappelle encore *avec attendrissement* (car c'est me rappeler en même temps ma jeunesse évanouie) avoir lu avec une délicieuse et douloureuse émotion son *Eugénie Grandet* il y a de cela quinze ans environ, par un temps d'hiver, dans le grenier de notre maisonnette, dite de la vigne. Dès que je pouvais me soustraire à la surveillance de mon père, j'y courais, je montais par une échelle dans le susdit grenier, je tirais l'échelle après moi pour plus de sûreté et me roulais, heureux et frileux, dans un tas de feuilles mortes, là je savourais à l'aise les joies et les douleurs du vieil avare et de la suave Eugénie (...).

Le service s'est fait à Saint-Philippe du Roule ; le catafalque très modeste était entouré par Baroche, ministre de l'Intérieur, Victor Hugo, Alexandre Dumas et plusieurs autres notabilités des lettres et des arts.

(23) Relisant son journal, vingt-six ans plus tard, Tony Zacharie ajoute : « La malheureuse a été pendue, ainsi que son mari. »

Un mouton sans saillies... et sans laine

(Extrait d'une lettre à son ami lyonnais Giraudon, datée du 30 décembre 1852, à Paris).

Eh quoi ! les estaminets-billards des Brotteaux ont-ils tant de charmes ? Ou seriez-vous toujours fasciné par la jolie couleur du restaurant... Untel, où vous me donâtes à dîner, Prosper et vous ?

Répondez nom de Dieu !...

Pour moi... Mais dispensez-moi, mon cher ami, de parler de moi, le sujet est trop triste : qu'il vous suffise de savoir que je m'abrutis de plus en plus dans l'inaction ; je suis devenu une édition diminuée de Mouton (Claude-Marie). Un mouton sans saillies... et sans laine.

Malheureusement, malgré cet état de langueur morale, je ne cesse pas de ressentir, parfois, des douleurs bien vives, bien cuisantes, auxquelles succède une prostration complète de toutes mes facultés. Hélas ! La castration (le mot est-il français ?) ne vous préserve pas des désirs effrénés. Ils ne vous tordent plus, il est vrai, l'épine dorsale, ils ne vous titillent plus les parties génitales (et encore, je n'en sais rien) mais le cerveau ! Le cerveau ! Et le cœur (drôles d'organes tout de même).

Il ne me manquait pour m'achever que de devenir amoureux ! Je le suis, mon cher ami, et c'est déjà vieux, deux ans, j'ai oublié de vous en parler à mon passage (à Lyon), à quoi bon en effet, j'en avais honte, et j'avais bien raison ! Oui, cela est venu, peu à peu, *sans en avoir l'air*. Je m'en moquais d'abord et tout au plus disais-je : « Après tout je ne serais pas fâché d'avoir cette femme », puis cela a grandi, grandi. Ah, j'avais affaire à une coquette achevée. Quelle femme ! Mais pourquoi donc se donner tant de peine *pour enchaîner mon cœur* puisqu'en définitive elle n'en voulait pas. Ah voilà ! On est bien aise d'avoir un roquet, un caniche. Et puis on peut montrer un soupirant modèle ! Et puis si l'on pouvait le rendre assez passionnément bête pour lui faire faire un plongeon dans la Seine ! Quel orgueil ! Quel triomphe pour une coquette surannée !...

Voilà pourtant le grand malheur de ces natures endormies et concentrées comme est la mienne ; les passions qu'on y dépose y croupissent et infectent tout. C'est le ver solitaire, affamé, que vous portez dans vos flancs. Qui demande, demande sans cesse et s'enfle et grandit jusqu'à ce qu'il vous étouffe. Que d'efforts inouïs n'ai-je pas faits pour m'en débarrasser ! J'ai rompu vingt fois avec elle. Vingt fois j'ai tenté de la violer sans en venir à bout (elle a des muscles d'acier). Quand après des absences de deux, trois mois, je n'y puis plus tenir et que son souvenir pèse sur ma poitrine comme un cauchemar, je prie le hasard ou son

mari de nous réconcilier encore et *je renoue ma chaîne pour la briser encore*. C'est un supplice atroce.

Mais je ne voulais pas parler de moi !...

Eh bien, vous êtes contents ! Prosper et vous. Vous avez l'empire et des pieds-plats de tout calibre. Malheureux qui n'avez pas voulu de la transformation pacifique de notre chenille de société ! Vous avez rendu la catastrophe inévitable. O Bourgeoisie ! il faudra donc te tirer par les cheveux vers la terre promise ! (...).

Béranger et Rosalie

Vendredi 17 juillet 1857.

On a enterré ce matin notre grand poète Béranger. Je n'ai pu, malgré le culte que je lui avais voué, grossir de mon humble personne l'immense cortège de ses admirateurs ; la police paraît-il a fait des siennes et a renouvelé dans cette triste circonstance le scandale des funérailles de Lamennais (24) ; notre pouvoir fort, comme il s'appelle, s'est montré craintif et petit : il s'est alarmé de la sympathie du peuple pour le chansonnier, tant pis pour le pouvoir fort.

Faut-il le dire ? et est-ce une excuse suffisante ? Ce qui m'a empêché d'accompagner la dépouille du bon vieillard, c'est un rendez-vous que m'avait donné Rosalie. Ah ! si vous saviez les tortures de mon pauvre cœur depuis plusieurs mois, vous ne vous presseriez pas de crier à la profanation :

« Dieu lui-même

Exige qu'on aime. »

Et Béranger, s'il l'avait prévu, m'aurait d'avance pardonné.

Ainsi donc j'ai possédé encore une fois mon infidèle et cela me semble un songe, et je me demande si je suis aussi heureux que je devrais l'être, non, ma félicité n'est pas sans mélange, elle est troublée de vagues inquiétudes : tout en enveloppant de mes bras les flancs de ma jolie Syrcène, je sentais bien qu'elle allait m'échapper, qu'elle allait couler de mes mains, lumineuse et fluide, comme l'onde, dont Shakespeare après Horace a fait son emblème.

Comme elle était jolie ! Comme sa peau était fraîche et parfumée, comme sa prunelle l'irradiait dans la fièvre du plaisir, et comme son teint blanchissait et semblait s'éclairer d'une lumière intérieure dans les crises de la volupté. Ah cou-

(24) Les obsèques de Lamennais avaient eu lieu trois ans plus tôt, en 1854.

leuvre ! couleuvre d'Eve ! tu nous fascines encore comme aux premiers jours, ton œil est plein de pièges, il attire, il enivre, on sent la trahison mais on se livre, on se livre avec défiance, on se livre en pressentant l'abîme, mais on se livre.

« Le ver qui me ronge »

Décembre 1857.

Je rentre morne et souffrant, hélas ! j'ai presque tous les jours des heures pareilles. Le ver est toujours là, qui me ronge. Je sors du café de la rue de Tournon où j'ai passé la soirée avec Jeoffroy (25) ; là, après avoir dévoré tous les petits journaux, *son souvenir*, l'implacable souvenir m'est revenu. Je revoyais la place où l'hiver passé elle s'était assise me souriant des yeux à travers sa voilette ; quelle douce surprise m'avait causée sa bonne venue ! Et tout s'est évanoui, tout est perdu à jamais ! Cette place était occupée ce soir par un rapin aux longs cheveux et à la casquette de velours, beau garçon du reste, qui lui plairait sans doute ; il causait d'une façon nonchalante avec deux ou trois bohèmes comme lui, et moi, tout en répondant distraitement à Jeoffroy, je sentais un attendrissement ridicule et inavouable envahir tout mon être et mon œil, toujours attaché à la place maudite, s'humectait d'une larme.

« J'attendais espérant encore,
Je n'espère plus et j'attends ! ».

QUELQUES ŒUVRES DE TONY ZACHARIE

Mucius Scaevola, son premier tableau, d'après une copie de Rubens et avec l'aide de Jay, sans doute en 1836.

Saint Mamert au pied de l'autel lors de l'incendie de Vienne, pour la primatiale Saint-Maurice, qu'il peignit à l'âge de 18 ans.

Saint Jean, tableau qui à la fin du XIX^e siècle se trouvait à Saint-Martin. Le Père R. Peyrin, curé actuel de la paroisse, ne connaît pas ce tableau mais signale, en revanche, un *Saint Blaise* de Tony Zacharie.

Le Sphinx, lithographie pour le concours de *La République*, qui passa complètement inaperçue.

Tantale (1848) qui lui valut une médaille au Salon : « Un malheureux en guenilles les pieds nus déchirés aux ronces du chemin, un vaincu au cœur meurtri arrivé à l'automne de la vie, spectateur du bonheur que donnent aux autres, aux heureux, la Richesse et l'Amour. Dans le ciel, fuient ces illusions perdues. » (Ed. FAURE).

Pallida Mors (La Mort blême), grand tableau inspiré d'Horace (1850).

Sapho et ses compagnes (1868) et *Famille d'Egyptiens*, appartenant au musée de Vienne.

(25) Zacharie écrit tantôt Jeoffroy, tantôt Geoffroi.

LES TERRASSES FLUVIO-GLACIAIRES DE LA REGION DE VIENNE (Isère)

par Florence CHEVALLIER

Les fouilles archéologiques des niveaux gallo-romains effectuées dans la région viennoise (Rhône-Isère) ont mis en évidence des ouvrages de soutènement des terres inondables et l'édification d'un habitat (fig. 1).

La reconnaissance de ces structures ainsi que de nombreux sondages ont donc rendu possible l'étude des dépôts fluvio-glaciaires et de leur position altitudinale dans la topographie actuelle. Si les analyses sédimentologiques n'ont fourni que peu de résultats significatifs, l'étude cartographique détaillée du secteur a permis la corrélation des sondages et une reconstitution partielle du réseau hydrographique avant l'occupation romaine.

Cadre géographique

Le secteur étudié correspond à la ville de Vienne antique. Installée de part et d'autre du Rhône elle était, à l'époque, une cité florissante au carrefour de nombreuses voies de communication. Aujourd'hui, elle se divise en trois communes : Vienne à l'Est, dans le département de l'Isère, Saint-Romain-en-Gal et Sainte-Colombe-lès-Vienne à l'Ouest, dans le département du Rhône (fig. 2).

Celles-ci se sont développées au cœur d'une plaine arrosée par le Rhône et ses affluents : la Sévenne, la Gère et la Vézérance. Avant les travaux d'aménagement du Rhône par la Compagnie Nationale du Rhône (C.N.R.), cette plaine faiblement pentée faisait l'objet de nombreuses inondations.

Cadre géologique

Les reliefs qui encadrent la plaine viennoise appartiennent encore au Massif central. Les terrains cristallins et cristallo-

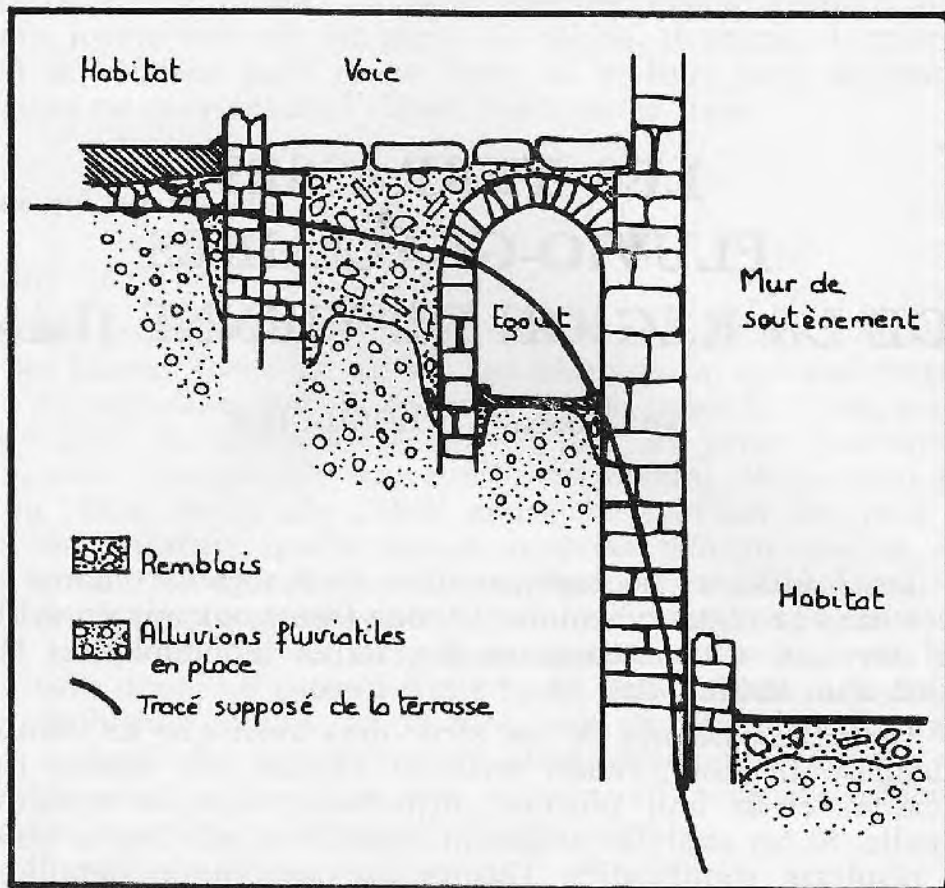


FIG. 1. — Aménagement gallo-romain d'un rebord de terrasse.



FIG. 2. — Situation géographique.

phylliens qui les constituent se prolongent à l'Est dans la vallée de la Gère pour disparaître sous les sédiments cénozoïques du Bas-Dauphiné.

Les formations tertiaires sont le Miocène à faciès sablo-gréseux et le Pliocène conglomératique.

Des reliquats glaciaires et fluvio-glaciaires anté-wurmien et wurmien s'observent de part et d'autre du Rhône. Ce sont :

- des formations de loess ;
- des moraines ;
- des blocs erratiques ;
- des nappes de raccordement fluvio-glaciaires.

Les dépôts post-wurmien sont de nature fluvatile mais la morphologie actuelle ne permet pas de reconnaître le modelé classique en terrasses (fig. 2).

Les données nouvelles : l'apport des sondages

LES SONDAGES GÉOLOGIQUES.

La grande majorité des sondages a été réalisée par la Compagnie Nationale du Rhône (C.N.R.) lors de l'aménagement de la chute de Vaugris de 1963 à 1977. Les autres, plus rares, ont été faits lors de terrassements pour divers travaux publics. Tous ces sondages sont consultables à la bibliothèque du Bureau de Recherches Géologiques et Minières de Lyon (B.R.G.M.).

Ceux-ci, pour la plupart, atteignent une profondeur de 40 m et montrent que les alluvions du Rhône reposent indifféremment sur le socle cristallin et cristallophyllien ou sur les argiles bleues du Pliocène. En cartographiant ces deux données, on voit apparaître deux secteurs (fig. 3) :

— Une première marche très large sur la rive droite au niveau de Saint-Romain disparaissant au Sud et une deuxième plus étroite sur la rive gauche au Sud de la Gère.

— Un chenal très étroit, entaillant le socle, à remplissage d'argiles plastiques et correspondant à la « Ria pliocène ».

LES SONDAGES ARCHÉOLOGIQUES.

Situation

Les quatre coupes levées à l'occasion de sondages archéologiques se situent sur la rive droite du Rhône dans les communes de Saint-Romain-en-Gal et Sainte-Colombe-lès-Vienne. Ce sont :

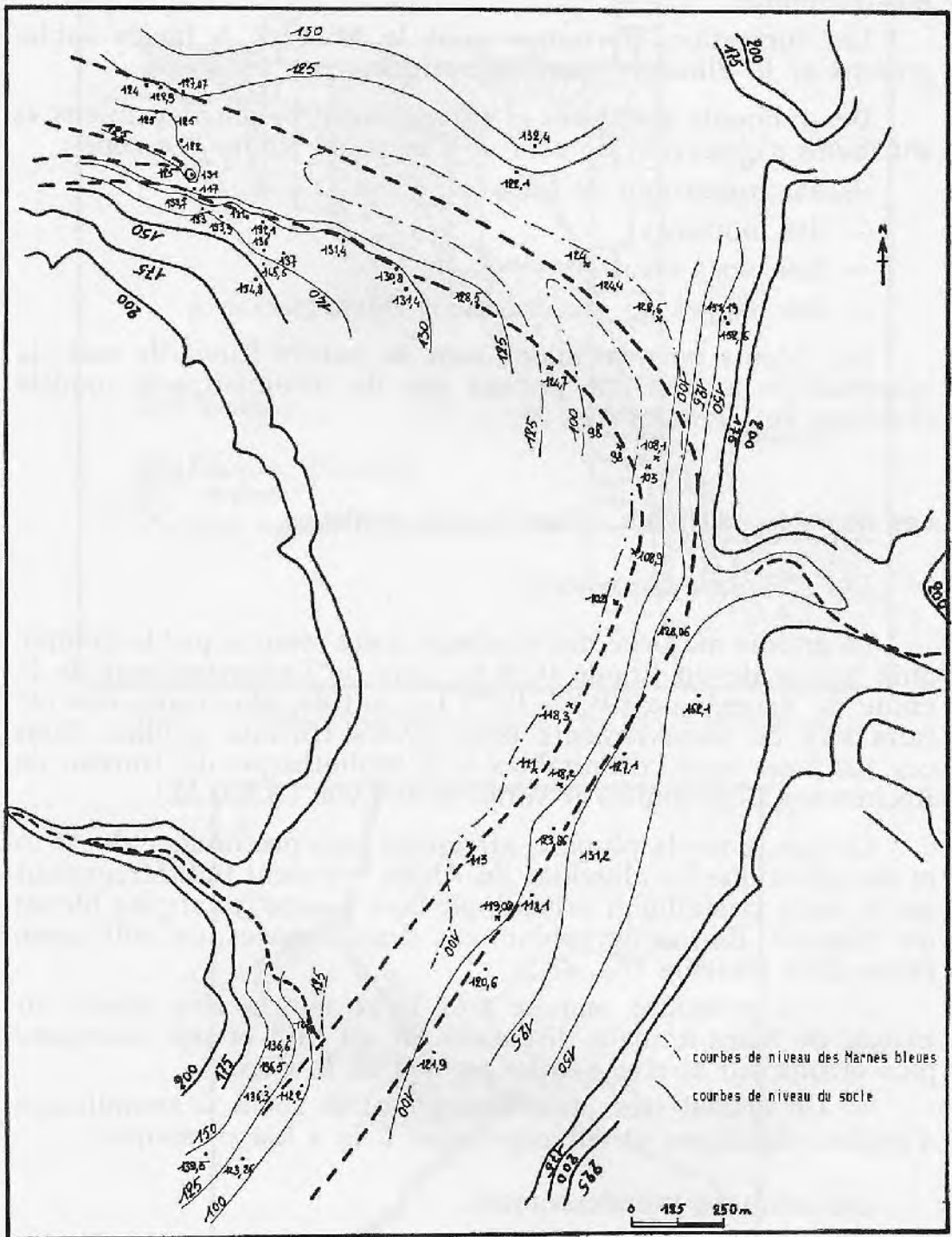


FIG. 3. — Topographie du socle et des marnes bleues.

— La coupe de Saint-Romain (SRG) au Nord du pont du Rhône.

— Les coupes de Sainte-Colombe Valois (SCV Valois) et Sylvestre (SCV Sylvestre) de part et d'autre de la N 86.

— La coupe de Sainte-Colombe petits jardins (SCV petits jardins) à l'Ouest de la N 86.

D'autres sondages ont été effectués sur la rive gauche dans la partie sud de la ville de Vienne.

Description

— Coupe de Saint-Romain :

- 60 cm de graviers et de sables blancs très propres dont la partie supérieure altérée prend une teinte jaunâtre.
- 50 cm de sables verdâtres surmontés par des niveaux de galets dont la mise en place par le Rhône est discutable.

— Coupe de Sainte-Colombe Valois :

- 70 cm de galets indurés, de petite taille, mêlés à du sable.
- 45 cm de graviers et de sables en bancs plus ou moins bien différenciés.
- 40 cm de sable jaune compact dont le sommet est largement altéré.

— Coupe de Sainte-Colombe Sylvestre :

- 20 cm de graviers et de galets.
- Série de petits niveaux de 5 à 15 cm d'épaisseur, de sables et de galets, plus ou moins distincts.

D'importantes concrétions dues aux circulations d'eau relient les éléments entre eux. Dans la partie supérieure les couches sont entamées par les remblais nécessaires à l'édification des constructions gallo-romaines.

— Coupe de Sainte-Colombe petits jardins :

- 40 cm de bancs de graviers et de sables propres soulignés par les fractions les plus grossières.
- Couche de galets et de graviers indurés entamée par des remblais gallo-romains.

— Les sondages de la rive gauche :

Récemment ouverts, ils ont permis de mettre à jour un habitat gallo-romain et d'observer la partie superficielle du terrain naturel.

Il s'agit d'alluvions récentes constituées de sables plus ou moins argileux jaunes ou verdâtres reposant sur une couche de

galets ou sur le socle, voire même sur des fondations gallo-romaines. Localement on a mis en évidence un sol à traces de racines.

ANALYSES GRANULOMÉTRIQUES

Elles ont été effectuées grâce à une série de tamis dont les tailles sont réparties selon l'échelle AFNOR.

Pour chaque coupe, l'ensemble des diagrammes réalisés (courbes de fréquences en pourcentages et cumulés) est de type unimodale et les quartiles ne diffèrent pas les uns des autres de manière significative. L'origine des galets et des sables est donc fluviatile. Dans certains niveaux les grains sont liés entre eux par des concrétions et certains présentent des traces de dissolution. Les calculs d'indices ne permettent pas de mettre en évidence des différences notoires entre les coupes. Ces seuls éléments ne permettent pas non plus de caractériser des phases différentes de dépôt.

L'apport de la photo-interprétation

L'étude photo-interprétative a été réalisée grâce à deux séries de photos aériennes :

- Firminy-Vienne - 8 ; 9 ; 10 - 1953 à 1/32 000^e ;
- 38 - I.F.M. - 82 - 07.200 - 600 ; 601 ; 603 à 1/25 000^e.

De ces deux séries, la plus ancienne, malgré une échelle plus grande, donne de meilleurs résultats.

En rive gauche

Au confluent du Rhône et de la Gère, un cône de déjection est particulièrement bien visible et son contour a pu être tracé avec précision (fig. 4).

Quant aux terrasses, elles se repèrent difficilement dans la mesure où les constructions sont déjà bien développées et la pente du socle abrupte. Toutefois au niveau d'Estressin et sur la rive gauche de la Gère se dessinent une série de ressauts en direction du Rhône.

En rive droite

Quatre entités sont aisément repérables dans la topographie. Deux d'entre elles coïncident avec les positions des sondages archéologiques.

— Au Sud de la Vézérance, à l'altitude de 175-180 m, un lambeau de terrasse provoque une nette rupture de pente dans les alluvions.

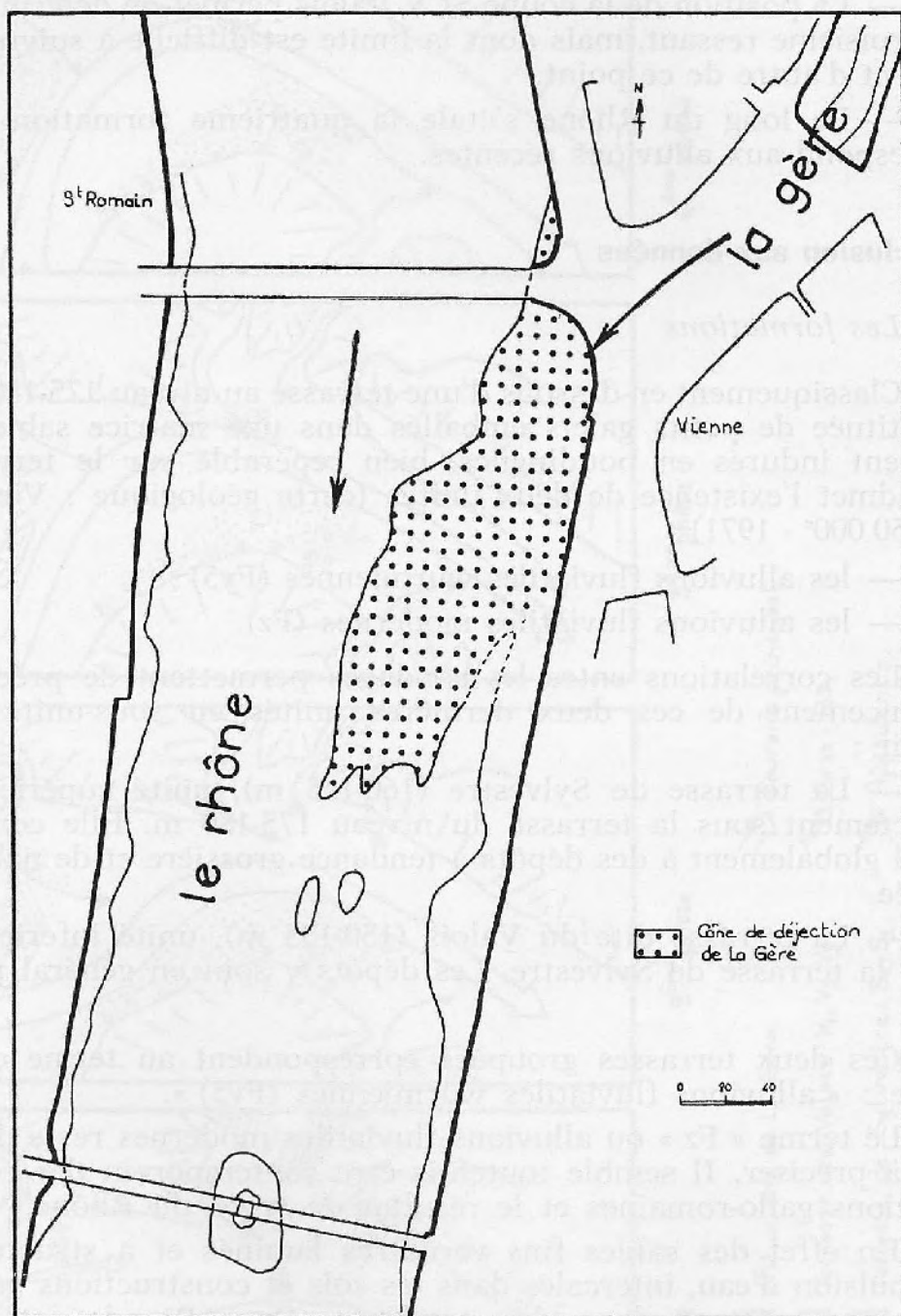


FIG. 4. — Tracé du cône de déjection de la Gère.

— Passant par les coupes de SCV Sylvestre et SCV petits jardins, puis longeant le socle à l'Ouest, se dessine un deuxième ressaut à 160-165 m d'altitude.

— La position de la coupe SCV Valois permet de déterminer un troisième ressaut, mais dont la limite est difficile à suivre de part et d'autre de ce point.

— Le long du Rhône s'étale la quatrième formation qui correspond aux alluvions récentes.

Conclusion aux données

Les formations

Classiquement en-dessous d'une terrasse au niveau 175-180 m, constituée de petits galets emballés dans une matrice sableuse souvent indurés en poudingues, bien repérable sur le terrain, on admet l'existence de deux unités (carte géologique : Vienne à 1/50 000^e - 1971) :

- les alluvions fluviales wurmiennes (Fy5) ;
- les alluvions fluviales modernes (Fz).

Les corrélations entre les sondages permettent de préciser l'agencement de ces deux dernières unités en sous-unités, à savoir :

— La terrasse de Sylvestre (160-165 m), unité supérieure, directement sous la terrasse du niveau 175-180 m. Elle correspond globalement à des dépôts à tendance grossière et de nature variée.

— La terrasse dite du Valois (150-155 m), unité inférieure, sous la terrasse de Sylvestre. Les dépôts y sont en général plus fins.

Ces deux terrasses groupées correspondent au terme classique : « alluvions fluviales wurmiennes (Fy5) ».

Le terme « Fz » ou alluvions fluviales modernes reste difficile à préciser. Il semble toutefois être contemporain des constructions gallo-romaines et le résultat de crues du Rhône.

En effet des sables fins verdâtres laminés et à structures d'expulsion d'eau, intercalés dans les sols et constructions gallo-romaines existent dans des sondages. Quai Riondet et rue Laurent-Florentin à Vienne. La cote supérieure de ces dépôts se situe à environ 148 m.

Place Camille-Jouffray et rue Vimaine à Vienne, des dépôts fins sableux montrent localement l'installation de végétaux. Ces niveaux sont cotés au Nord à 151 m et au Sud à 149 m.

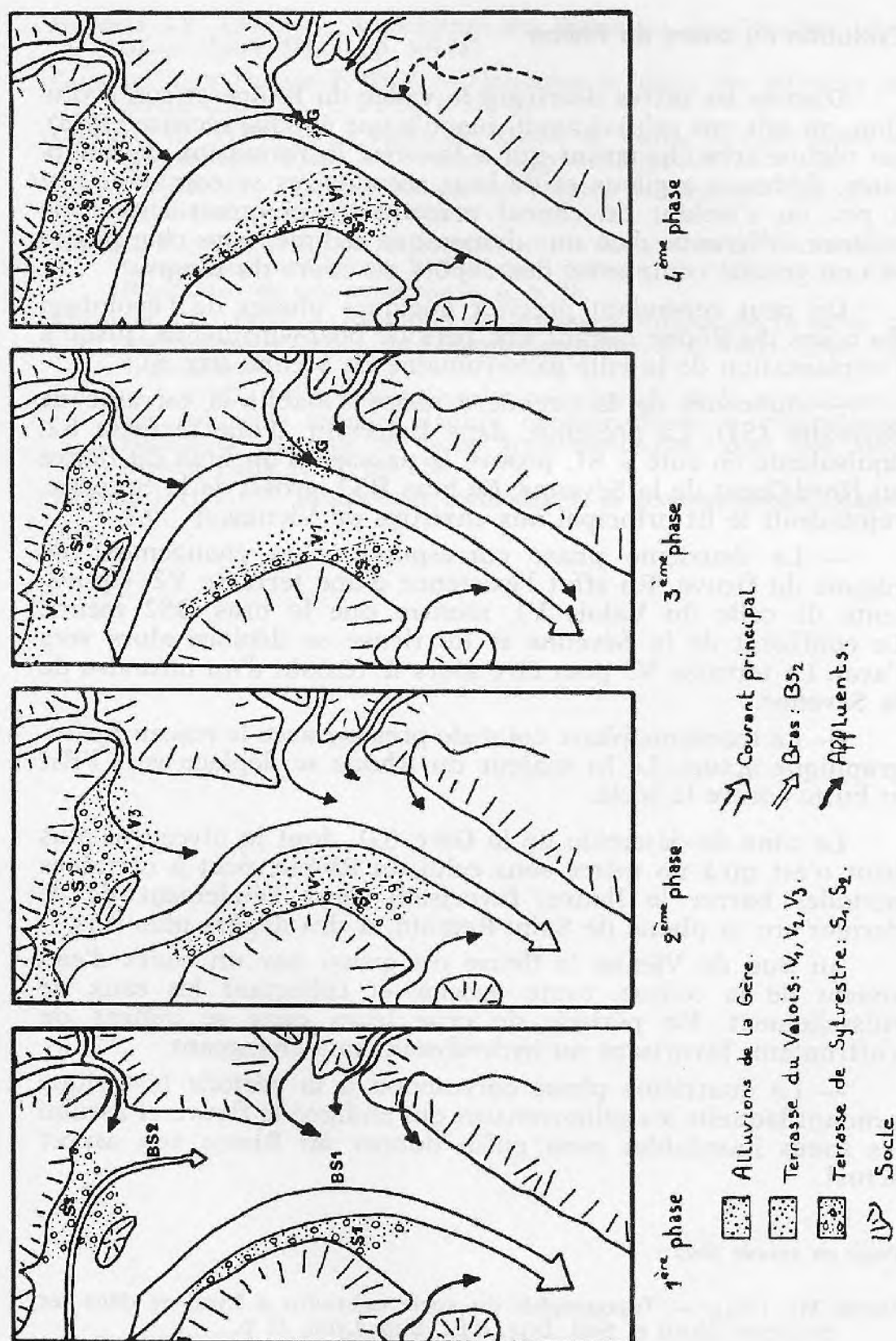


Fig. 5. — Evolution du cours du Rhône durant les périodes récentes (post-wurmienne à l'actuelle).

Evolution du cours du Rhône

D'après les textes décrivant la vallée du Rhône et son évolution, on sait que celui-ci avait, jusqu'à une époque récente (1836), un régime très changeant qui a favorisé la formation de sinuosités, de bancs argileux et de bras secondaires se comblant peu à peu ou s'isolant du chenal principal. Ceci créait autant de milieux différents, d'où une dynamique sédimentaire changeante et une grande complexité des dépôts au cours du temps.

On peut cependant préciser quelques phases de l'évolution du cours du Rhône durant une période post-wurmienne, jusqu'à l'implantation de la ville gallo-romaine de Vienne (fig. 5).

— Au cours de la première phase s'établit la terrasse de Sylvestre (S1). La présence, dans Estressin, d'une terrasse S2, équivalente en cote à S1, prouve le passage d'un bras du fleuve au Nord-Ouest de la Sévenne. Ce bras BS2, grossi de la Sévenne, rejoindrait le lit principal aux environs de Vienne.

— La deuxième phase correspond à un changement de régime du fleuve. En effet l'existence d'une terrasse V2, équivalente de celle du Valois V1, montre que le bras BS2 meurt. Le confluent de la Sévenne et du fleuve se déplace alors vers l'aval. La terrasse V3 peut être alors le témoin d'un méandre de la Sévenne.

— La troisième phase coïncide presque avec le réseau hydrographique actuel. Le lit majeur du Rhône se déplace vers l'Est et butte contre le socle.

Le cône de déjection de la Gère (G), dont le niveau le plus haut n'est qu'à un mètre sous celui du Rhône, peut à certaines périodes barrer le fleuve, favorisant ainsi l'étalement de ce dernier sur la plaine de Saint-Romain et des dépôts plus fins.

Au Sud de Vienne le fleuve est grossi par un cours d'eau venant de la colline, toute proche, et collectant les eaux de ruissellement. En période de crue leurs eaux se mêlent ou s'affrontent, favorisant un hydrodynamisme changeant.

— La quatrième phase correspond à la période historique pendant laquelle les gallo-romains ont endigué le fleuve et assaini les zones inondables pour enfin donner au Rhône son aspect actuel.

Pour en savoir plus :

- ANDRÉ M. (1961). — Topographie du socle cristallin à Lyon et dans les banlieues Nord et Sud. Dipl. d'Et. Sup. Lyon, 47 p.
BALLESTO R. (1972). — Etude stratigraphique du Pliocène rhodanien. Doc. Lab. Géol. Fac. Sci. Lyon, 53, 333 p.

- BRAVARD J.P. (1983). — Autocapture du Rhône en Bas-Dauphiné, *Rev. Géogr. Lyon* (58), 4, pp. 369-382.
- CAILLEUX A. et TRICARD J. (1959). — Initiation à l'étude des sables et des galets. C.D.U. Edit., Paris, 1, 376 p.
- CITAPOTAT G. (1935). — La vallée du Rhône de Vienne à Tain. Notes de morphologie. *Etud. Rhodaniennes*, Lyon, 11, pp. 397-432.
- LARUE J.P. (1979). — La morphologie des rebords de terrasses. *Rev. Scient. du Bourbonnais*, pp. 118-125.
- MANDIER P. (1979). — Essai de corrélation des formations quaternaires de la moyenne vallée du Rhône du Lyonnais au Valentinois. *Bull. Rhodanien de Géomorphologie*, 6, p. 16.
- MICHELOT J.P. (1983). — Evolution des paysages fluviaux de la vallée du Rhône dans le secteur du Péage-de-Roussillon. *Rev. Géogr. Lyon*, (58), 4, pp. 306-333.
- RIVIÈRE A. (1952). — Expression analytique générale de la granulométrie des sédiments meubles. Indices caractéristiques et interprétation géologique. Notions de faciès granulométriques. *Bull. Soc. Géol. France*, Paris, (6), 2, pp. 155.
- TRICARD J. (1965). — Principes et méthodes de la géomorphologie. Masson Edit., Paris.

BRUNEAU 17 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 1-2

BRUNEAU 18 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 3-4

BRUNEAU 19 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 5-6

BRUNEAU 20 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 7-8

BRUNEAU 21 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 9-10

BRUNEAU 22 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 11-12

BRUNEAU 23 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 13-14

BRUNEAU 24 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 15-16

BRUNEAU 25 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 17-18

BRUNEAU 26 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 19-20

BRUNEAU 27 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 21-22

BRUNEAU 28 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 23-24

BRUNEAU 29 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 25-26

BRUNEAU 30 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 27-28

BRUNEAU 31 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 29-30

BRUNEAU 32 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 31-32

BRUNEAU 33 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 33-34

BRUNEAU 34 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 35-36

BRUNEAU 35 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 37-38

BRUNEAU 36 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 39-40

BRUNEAU 37 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 41-42

BRUNEAU 38 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 43-44

BRUNEAU 39 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 45-46

BRUNEAU 40 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 47-48

BRUNEAU 41 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 49-50

BRUNEAU 42 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 51-52

BRUNEAU 43 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 53-54

BRUNEAU 44 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 55-56

BRUNEAU 45 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 57-58

BRUNEAU 46 (1987) — *Revue de la Géographie* 100 (1987) 59-60

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURENC - Conservateur de Fouilles

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER - Docteur de 3^e Cycle

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorière : Mme THIÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Paul BLANCHON - Professeur - VIENNE

D^r Marc CHALON - SAINTE-COLOMBE.

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE †

M^e Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. le Chanoine Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Mme Jean-Claude HASSLER - VIENNE

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice SEGUIN - VIENNE

M. SONDAZ - VIENNE

M. Michel TRANCHAND - Cadre Administratif - VIENNE

M. Jean VAGANAY - Industriel - VIENNE

Mme WIDLOCHER - VIENNE

SAUVEGARDES ET INTERVENTIONS

- 1907 — Achat à un propriétaire grâce à une souscription lancée par la Société, de la mosaïque de Lycurgue ; financement de la restauration de la statue de l'Apollon Pythien.
- 1909 — Création par notre Société du Syndicat d'Initiative qui ne devient indépendant qu'en 1947.
- 1920 — Début des travaux de restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice. La Société lutte depuis 1908 pour obtenir la contribution des Monuments Historiques et organise une souscription publique.
- 1922 — La Société achète des immeubles pour faciliter le début des fouilles du théâtre antique.
- 1928 — Dégagement et achèvement de la façade de St-André-le-Bas pour l'achat puis la démolition de vieux Immeubles, grâce à une nouvelle souscription et par les dons de sociétaires.
- 1938 — Résurrection du cloître de St-André-le-Bas grâce à divers dons de sociétaires, en particulier de Mme GUILLEMAUD qui cède les colonnes.
- 1958 — Contribution financière pour le rachat de la statue de la Tutela à un antiquaire.
- 1967 — Interventions multiples pour la sauvegarde des mosaïques de la place St-Pierre et du site de St-Romain-en-Gal.
- 1977 — Sauvegarde du mobilier du musée.